
Contacts francophones en Saskatchewan

Francophone networks in Saskatchewan

France Martineau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2770>

DOI : 10.4000/eccs.2770

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Référence électronique

France Martineau, « Contacts francophones en Saskatchewan », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 86-2 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 24 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2770> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.2770>

Contacts francophones en Saskatchewan¹

France MARTINEAU
Université d'Ottawa

Cet article examine les pratiques linguistiques de communautés francophones de la Saskatchewan, en posant un regard comparatif avec celles d'autres communautés laurentiennes (en Ontario et au Québec) mais aussi en élargissant cette comparaison en y incluant des groupes francophones d'origine européenne. À partir du corpus Martineau-Mocquais, vaste enquête entreprise auprès des descendants des premiers pionniers de la Saskatchewan, nous examinons d'abord la position identitaire des locuteurs puis comparons un certain nombre d'usages linguistiques, en fonction de l'origine géographique des parents. Cet article s'intègre dans une réflexion plus générale sur la relation entre pratiques et discours linguistiques et vitalité sociolinguistique.

This article examines the linguistic practices of francophone communities in Saskatchewan, in comparison with other Laurentian communities (in Ontario and Quebec), while positing this case study against a larger spectrum of francophone groups of European descent. Based on the Martineau-Mocquais corpus, with samples collected extensively among the descendants of the first group of pioneers who settled in Saskatchewan, the article first observes the way the speakers position themselves in terms of identity, then it goes on comparing some linguistic idioms and practices based on their parents' geographical origins.

Les migrations des francophones en Amérique du Nord ont joué un grand rôle dans l'interaction entre migrants maîtrisant différentes variétés de français : québécoise, acadienne, louisianaises, variétés de français résultant de l'immigration ultérieure de francophones en provenance d'Europe (fin du XIX^e siècle et début du XX^e siècle) qui se sont installés dans l'Ouest canadien ; mais aussi Français des Caraïbes, migrants venant d'anciennes colonies françaises d'Afrique du Nord et d'Afrique noire. La filiation historique entre francophones provenant de la vallée du Saint-Laurent et francophones ayant migré plus à l'Ouest a été bien étudiée (LALONDE 1983; FRENETTE 1998), et un certain nombre d'études se sont penchées sur les caractéristiques du français de l'Ouest (voir les synthèses de LARIVIÈRE 1994; PAPEN, 2004; WALKER, 2005; HALLION BRES, 2006; MARTINEAU, 2009; MOUGEON *et al.*, 2010). Ces études, qu'elles se soient intéressées aux effets du contact avec l'anglais ou aux caractéristiques du français de l'Ouest, tiennent généralement pour acquis que le partage d'une même langue et d'une même religion sont source d'homogénéité et laissent ainsi largement inexplorés les effets du contact entre groupes francophones, de provenance laurentienne ou autre.

¹ Cette recherche a reçu l'appui financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (projet ARUC-IFO *Identiés francophones de l'ouest canadien : définition, valorisation et transmission* (titulaire principal Léonard Rivard); projet de subvention ordinaire *Des Pays d'en Haut à l'Ouest canadien : variation et changement linguistique* (titulaire principale : F. Martineau). Je tiens à remercier Paul-André Linteau, Robert Papen et Sandrine Tailleux pour leurs commentaires sur une version préliminaire de cet article.

FRANCE MARTINEAU

Dans cet article, je me propose d'examiner les pratiques linguistiques de plusieurs communautés francophones de la Saskatchewan, en posant un regard comparatif avec celles d'autres communautés laurentiennes (en Ontario et au Québec) mais aussi en élargissant cette comparaison en y incluant des groupes francophones d'origine européenne. L'article est organisé ainsi: je présente d'abord le corpus Martineau-Mocquais, base de mon étude des pratiques linguistiques en Saskatchewan; puis j'examine la configuration d'une variable sociolinguistique, en comparant les usages de différents groupes francophones; enfin, je termine avec des remarques sur des questions plus générales sur le contact et la vitalité sociolinguistique. Cette recherche s'inscrit dans des recherches plus larges sur le contact linguistique et sur les conditions de transfert et de nivellement linguistiques qui ont prévalu en Amérique du Nord, depuis les tous débuts de la colonisation.

Le corpus Martineau-Mocquais et la Saskatchewan francophone

À l'instar des contes folkloriques (MARTINEAU, MOUGEON ET THOMAS 2011; BEAULIEU ET CICHOCKI 2011), les enquêtes ethnologiques auprès de locuteurs âgés servent d'ancrage à des études sur le changement linguistique. Étant donné l'âge des locuteurs au moment de ces entrevues ethnologiques, celles-ci constituent un pont entre la langue de la fin du XIX^e siècle et celle des corpus sociolinguistiques modernes.

Dans le cadre de divers projets subventionnés par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada² et de ma chaire *Langue, identité et migration en Amérique française*, j'ai entrepris une collecte d'entrevues ethnologiques de l'Amérique du Nord, effectuées depuis les années 1970. Ces corpus ont été numérisés, transcrits, contextualisés et intégrés dans le corpus *Voix d'Amérique française* du laboratoire *Polyphonies du français*³ avec pour objectif la préservation de la mémoire des communautés francophones et l'analyse des relations entre langue et identité à la mesure du continent nord-américain.

Parmi ces corpus, le corpus *Les pratiques culturelles de la Saskatchewan française* recueilli par Pierre-Yves Mocquais de l'Université de Calgary entre 1998 et 2000 auprès de 66 locuteurs âgés dans 17 localités de la Saskatchewan est particulièrement intéressant étant donné l'envergure de l'enquête (près de 108 heures d'enregistrement). La plupart des participants

² ARUC-IFO; GTRC Modéliser le changement : les voies du français; Des Pays d'en Haut à l'Ouest canadien : variation et changement linguistique.

³ Laboratoire *Polyphonies du français* (www.polyphonies.uottawa.ca)

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

interrogés sont nés en Saskatchewan de parents immigrés dans la province au début du XX^e siècle, en provenance d'Europe, du Canada ou des États-Unis. L'enquête a été conduite par des étudiants en ethnologie de l'Université Laval et les thèmes sont essentiellement ceux de la vie et des pratiques traditionnelles. Le questionnaire n'est malheureusement plus disponible.

Le corpus, une fois numérisé par l'Institut français de Regina en partenariat avec le projet *Modéliser le changement : les voies du français*, a ensuite été transmis à l'Université d'Ottawa, à mon Laboratoire *Polyphonies du français* où il a fait l'objet d'une transcription sous ma supervision, à partir du protocole de transcription élaboré par mon laboratoire⁴. Le corpus d'origine était accompagné de fiches signalétiques pour chaque locuteur, avec des informations sur l'âge, le métier, le sexe. Nous avons enrichi ces fiches d'un profil plus complet à partir du contenu de l'entrevue et d'une recherche généalogique, ce qui permet de dégager les réseaux sociaux, et de procéder à un classement provisoire du degré de restriction du français des locuteurs selon le degré d'emploi du français en fonction de l'information contenue dans l'entrevue (lecture de journaux francophones, écoute de radios francophones, groupe d'amis francophones, etc.). Le corpus d'origine enrichi par les profils des locuteurs et les transcriptions se nomme « le corpus Martineau-Mocquais ».

D'après le recensement de 2006, la Saskatchewan compte pas plus de 1,83% de locuteurs de langue maternelle française, une baisse importante, si on compare ce pourcentage à celui de 4,4% du recensement de 1931, période qui correspond à la période d'apprentissage de la langue de plusieurs des locuteurs du corpus Martineau-Mocquais. Les locuteurs interviewés correspondent également assez bien au groupe d'âge des francophones de la province, dont la population est vieillissante ; selon le *Profil de la communauté francophone de la Saskatchewan* établi par la Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada, « [I]es 50 ans et plus forment plus de 55% des effectifs francophones » (p. 5) alors que l'âge médian de la population de la Saskatchewan en général est de 38 ans. Comme le montre le Tableau 1, qui reprend des données des recensements de 2001 et de 2006, la dispersion des francophones sur le territoire est très variable, certaines communautés présentant une forte proportion de francophones, ceux-ci étant même parfois majoritaires comme à Zénon Park, alors que dans d'autres communautés, ils sont nettement en situation minoritaire. Le nombre de locuteurs interviewés dans l'enquête de Mocquais pour chacune des communautés examinées apparaît entre parenthèses.

⁴ Je tiens à remercier Pierre-Yves Mocquais d'avoir partagé ce corpus avec moi.

FRANCE MARTINEAU

Les francophones sont en régression dans la plupart des communautés, ce que soulignent également les autres réponses associées à la langue, comme celles fournies aux questions sur la langue parlée le plus souvent à la maison ainsi que la langue le plus souvent parlée au travail.

Il ressort du Tableau 1 ci-dessous une diversité des communautés francophones de la Saskatchewan, en fonction de l'importance démographique des francophones par rapport aux autres groupes linguistiques, en particulier au groupe anglophone.

Le Tableau 1 ne montre pourtant pas une autre caractéristique importante de la population francophone de la Saskatchewan : la diversité des groupes francophones, dispersés sur tout le territoire de la province. Parmi les communautés francophones, certaines sont majoritairement constituées de francophones canadiens-français. C'est entre autres le cas de Gravelbourg, Zénon Park et Bellevue. D'autres ont été fondées à partir d'un fort contingent européen, breton (Saint-Brieux) (CHAMPAGNE 2003), français (Montmartre, Hoey, Domrémy, Butte-Saint-Pierre, Ponteix) ou belge (Bellegarde, Redvers, Hoey) (FRÉMONT 1959). En effet, la Saskatchewan a connu au moins trois peuplements francophones. On compte d'abord les Mitchifs, qui sont des descendants de mariages mixtes de voyageurs français et de femmes autochtones au cours du XVIII^e siècle; le français mitchif a pour base la souche de français laurentien mais elle s'en démarque par certains aspects, en particulier par son degré de vernacularisation et son accent (PAPEN 2004b). Le deuxième groupe francophone est constitué de colons francophones parlant le français laurentien, qui ont migré vers l'Ouest canadien, principalement entre 1870 et 1930, en provenance de la vallée du Saint-Laurent, soit directement du Québec ou indirectement, par l'Ontario, le Manitoba ou les États-Unis (la Nouvelle-Angleterre ou le Midwest). Le troisième groupe est constitué de francophones européens, de France, de Belgique ou de Suisse, qui ont migré à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle vers l'Ouest canadien, attirés par les campagnes de recrutement vantant les terres agricoles de l'Ouest canadien (LALONDE 2007)

Tableau 1 : Répartition des participants du corpus Martineau-Mocquais (1998-2000) selon les localités d'enquête et le pourcentage de francophones dans les localités d'enquête en fonction des recensements de 2001 et 2006

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

Première(s) langue(s) parlée(s) et encore comprise(s) (recensement de 2001)⁵	Langue maternelle française (recensement de 2006)	Localités	Nombre de locuteurs
65,2% (150/230) (sous Zénon Park, Village)	57,8% (110 /190) (sous Zénon Park, Village)	Zénon Park	9
46% (530/1150) (sous Saint-Louis no. 431, Rural Municipality)	44,7% (450/1005) (sous Saint-Louis no. 431, Rural Municipality)	Bellevue	7
		Domrémy	1
		Hoey	2
(sous St. Louis no. 431, Rural Municipality)	0% (0/365) (sous One Arrow 95, réserve indienne)	Batoche	1
43,8% (210/480) (sous St.Brieux, Village)	11,8% (55/465) (sous St.Brieux, Village)	Saint-Brieux	9
43% (215/500) (sous Ponteix, Town)	36,3% (180/495) (sous Ponteix, Town)	Ponteix	4
40,8% (145/355) (sous Debden, Village)	38,9% (140/360) (sous Debden, Village)	Debden	4
37,1% (420/1130) (sous Gravelbourg, Town)	35,2% (360/1020) (sous Gravelbourg, Town)	Gravelbourg	5
25% (10/40) (sous St. Victor, Village)	0% (0/55) (sous St. Victor, Village, localité dissoute)	Saint-Victor	1
22,8% (135/590) (sous Duck Lake, Town)	8,6% (50/580) (sous Duck Lake, Town)	Duck Lake	5
22,1% (195/880) (sous Redvers, Town)	16,7% (140/835) (sous Redvers, Town)	Redvers	4
22% (85/385) (sous Storthoaks no. 31,	19,3% (60/310) (sous Storthoaks no. 31,	Bellegarde	2

⁵ Sous cette appellation, nous avons inclus les locuteurs qui ont répondu : français seulement; anglais et français.

FRANCE MARTINEAU

31, Rural Municipality)	Rural Municipality)		
21,7% (85/390) (sous Willow Bunch, Town)	35,5% (105/295) (sous Willow Bunch, Town)	Willow Bunch	4
20,8% (95/455) (sous St.Louis, Village)	25% (105/420) (sous St.Louis, Village)	Saint-Louis	3
5,2% (90/1725) (sous Canwood no. 494, Rural Municipality)	8,5% (130/1530) (sous Canwood no. 494, Rural Municipality)	Victoire	4
6,4% (155/2410) (sous Assiniboia, Town)	6,1% (135/2215) (sous Assiniboia, Town)	Assiniboia	1
	Total		66

La mémoire de cette expérience migratoire est encore bien présente chez les enfants des premiers pionniers, dont plusieurs comptent parmi les locuteurs interviewés dans le corpus Martineau-Mocquais. La fiche signalétique du corpus d'origine Mocquais comportait toutefois une question sur « l'origine ethnique » du participant. Bien que nous ne puissions retracer comment cette question a été posée (Était-elle posée par l'enquêteur? Était-ce une question ouverte ou à choix multiples?), les réponses fournissent des pistes de recherche sur les communautés francophones et la représentation identitaire. Ainsi, pour l'ensemble des locuteurs interrogés, dont les parents francophones se sont installés en Saskatchewan à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e siècle, le lien avec l'expérience migratoire vécue par les parents et transmise aux enfants nés en Saskatchewan, est un élément important de leur identité. Dans la fiche signalétique, à la question sur leur origine ethnique, la plupart des participants ont donné une réponse en fonction de l'origine géographique de leurs parents, même si eux-mêmes étaient nés en Saskatchewan (ex., un locuteur dont les parents étaient Bretons mais qui est né en Saskatchewan s'est dit Breton). Si on exclut des réponses qui n'offrent pas de choix (par exemple, si les deux parents et le locuteur sont nés en Bretagne, la réponse 'Bretonne' est fortement attendue), il reste un nombre assez important de locuteurs qui ont dû choisir comme réponse entre leur propre origine et celles de leurs parents. Notons que la réponse « Française » est ambiguë puisqu'elle ne permet pas de distinguer si la personne se dit francophone ou originaire de France, à moins que ni elle ni ses parents ne soit originaire de France.

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

Tableau 2 : Répartition des réponses à la question sur l'identité ethnique en fonction du lieu de naissance du locuteur et de celui de ses parents dans le corpus Martineau-Mocquais

Nombre de locuteurs	Lieu de naissance	Mère	Père	Réponse Identité ethnique
4	Saskatchewan	Belgique	Belgique	Belge
1	États-Unis	Québec	Québec	Québécoise
9	Saskatchewan	Québec	Québec	Québécoise
3	Saskatchewan	Ontario	Ontario	Franco-ontarienne
1	Saskatchewan	États-Unis	États-Unis	Franco-américaine
6	Saskatchewan	France	France	Française
1	Saskatchewan	Manitoba	France	Franco-manitobaine
1	Saskatchewan	Manitoba	Québec	Franco-manitobaine
2	Saskatchewan	États-Unis	Québec	Franco-américaine
1	Saskatchewan	Québec	Manitoba	Franco-manitobaine
1	Saskatchewan	France	États-Unis	Franco-américaine
2	Saskatchewan	Québec	France	Française
1	Québec	Bretagne	Québec	Française
1	Ontario	Ontario	Québec	Franco-ontarienne

Il est possible que le contexte d'entrevue axée sur les pratiques culturelles et le patrimoine ait joué en faveur de ce type d'association, mais la régularité de cette identification à la provenance des parents, montre l'importance de l'expérience migratoire comme référence culturelle.

La présence de francophones de diverses souches en Saskatchewan ainsi que les représentations identitaires sur les variétés de français en présence qu'ont les locuteurs, définissent des conditions de contact linguistique susceptibles de générer des transferts linguistiques, d'une variété de français à l'autre, ou d'une langue à l'autre. La section suivante traite des transferts linguistiques, en particulier en morphosyntaxe, dans certaines des communautés du corpus Martineau-Mocquais, en tenant compte des origines migratoires des communautés fransaskoises.

Variétés francophones laurentiennes et européennes: l'alternance *je vais/je vas/m'as*

Bien que partageant largement une grammaire semblable (GADET 2011; MARTINEAU 2012), les variétés de français canadien et européen se distinguent à la fois par la présence/absence de certaines formes et par la valeur sociale accordée à des formes communes. Ces différences peuvent servir d'indicateurs pour mesurer l'adhésion de locuteurs à des normes linguistiques communautaires européennes ou canadiennes et pour identifier les sources de ces pratiques dans le parcours individuel des locuteurs. En ce sens, l'alternance des formes verbales du verbe *aller* à la première personne de l'indicatif présent, dans son emploi futur (*je vais/je vas/m'as*) ou de verbe de mouvement (*je vais/je vas*), est particulièrement intéressante car d'une part, l'une de ces formes est inconnue en Europe (*m'as*) et d'autre part, la forme *je vas* ne connaît pas la même valeur sociale en français européen et canadien, tout au moins dans le français de la vallée du Saint-Laurent. En effet, le français laurentien présente trois variantes de la 1^{ère} personne du singulier de *aller* (exemples tirés de MOUGEON *et al.*, 2009 : 329; MARTINEAU 2008). La variante *je vais* est la plus soutenue (1a), *m'as* est populaire (1c) et *je vas* est aujourd'hui neutre en français laurentien (1b). Le français européen s'en distingue à la fois parce qu'il ne compte que *je vais* et *je vas*, et parce que le statut de *je vas* est plus populaire, en l'absence de *m'as* (MARTINEAU & MOUGEON 2005).

- (1) a. Je m'améliore beaucoup, je pense que *je vais* avoir une belle note cette année.
- b. *Je vas* aller jusqu'à ma treizième année, je pense.
- c. Ça va dépendre dans quelle branche *m'as* m'en aller.

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

De plus, dans son emploi de verbe de mouvement, la variante *je vas* est d'un emploi plus neutre en français laurentien qu'en français européen (2).

(2) *Je vas/je vais* à Montréal toutes les semaines.

Plusieurs recherches se sont interrogées sur le degré de convergence des variétés laurentiennes (québécois, franco-ontarien, variétés francophones de l'Ouest) (MARTINEAU, 2009; MOUGEON *et al.*, 2010). Comme le montre le Tableau 3, qui présente une synthèse de différents travaux pour des communautés dont la composante laurentienne est importante, la distribution de la variable *je vais/je vas/m'as* est relativement stable dans la communauté laurentienne. Cette convergence montre que, pour la communauté laurentienne, le facteur du contact linguistique avec l'anglais a peu d'impact sur l'usage de cette variable, sauf dans des communautés fortement minoritaires où les jeunes ont surtout un contact avec le français scolaire, propulsant ainsi l'emploi de *je vais* (MOUGEON, NADASDI & REHNER 2009). Les données du Tableau 3 sont tirées de locuteurs de la classe sociale modeste, sauf pour celles de Montréal pour lesquelles nous n'avons pas la répartition sociale⁶; on remarque ainsi que les fréquences dans le corpus Martineau-Mocquais de la Saskatchewan se comparent bien à celles trouvées dans les autres communautés laurentiennes.

Tableau 3 : Fréquence de *je vais/je vas/m'as* dans l'emploi d'auxiliaire dans divers corpus, à la fin du XIX^e siècle et durant le XX^e siècle⁷

	Date d'entrée	Période de naissance des locuteurs	<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	Total
Saskatchewan	1998-2000	1900-1941	16,6% (26)	62,1% (97)	21,3% (33)	156
Alberta	1976	Autour de 1931-	23,5%	52,8%	23,5%	178

⁶ Comme le montrent les résultats de MOUGEON, NADASDI ET REHNER, 2009 et Mougeon *et al.*, 2010, l'emploi des différentes variantes est influencé par le facteur de la classe sociale; la variante *m'as* est associée à la classe basse alors que l'effet de la classe sociale sur la variante marginale *je vais* est soit non significatif soit favorable à la classe haute.

⁷ Les données pour l'Alberta et Welland proviennent de MOUGEON *et al.*, 2010; celles pour Hawkesbury, de MOUGEON, NADASDI & REHNER, 2009; celles de Montréal, de SANKOFF ET THIBAUT, 2011; celles de la Saskatchewan, du corpus Martineau-Mocquais.

FRANCE MARTINEAU

		1962	(42)	(94)	(42)	
Welland, On	1975	Autour de 1920-1961	15,2% (46)	62,5% (188)	22,3% (67)	301
Hawkesbury, On	1978	Années 1960	3,6% (4)	72,9% (81)	23,5% (26)	111
Montréal, Qc	1971/ 1984	-	8%	72%	20%	1944
Hawkesbury, On	2005	Fin 1980-début 1990	4% (22)	77,5% (425)	18,5% (101)	548

Malgré le degré important de convergence entre les variétés francophones, on peut se demander si ces résultats ne masquent pas des différences à l'intérieur même des variétés linguistiques régionales. Ainsi, bien que des études aient montré la diversité des communautés francophones de l'Ontario, dont l'un des facteurs de différenciation est sans nul doute celui de la démographie francophone (voir les travaux de MOUGEON sur les communautés de Hawkesbury, Cornwall, Pembroke, Welland, North Bay; de BIGOT 2011 sur Casselman; de GOLEMBESKI 1998 sur Hearst), on a peu étudié les effets du contact entre groupes francophones dans une même communauté. Par exemple, dans le sud de l'Ontario, dans la région de Détroit, plusieurs groupes francophones sont entrés en contact, à divers moments de l'histoire de la région; dans le comté d'Essex et de Kent, entre 1850 et 1930, cohabitaient trois groupes francophones plus ou moins étanches : les descendants des Français et Canadiens établis au XVIII^e siècle; les Canadiens français récemment arrivés du Québec; les entrepreneurs et ouvriers viticoles français (CÉCILLION 2008). On sait en particulier que des traits linguistiques opposent les deux peuplements francophones laurentiens (BÉNÉTEAU 2003).

De même, en Saskatchewan, la convergence, au niveau macro de la province, pourrait masquer des différences entre les communautés aux origines francophones différentes. C'est tout au moins la conclusion à laquelle arrive Jackson (1974) qui compare le phonétisme de locuteurs de Willow Bunch, de souche québécoise, à celui de locuteurs de Bellegarde, de souche belge. Il

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

conclut « qu'à Bellegarde on a maintenu 'certains aspects du français européen', par exemple, le /r/ uvulaire, l'absence de nasales diphtonguées, l'absence de distinction entre /a/ et /ɑ/ dans des mots comme *pattes* et *pâtes* » (MOUGEON *et al.*, 2010 p. 133). Dans le même esprit, Thogmartin a comparé des communautés francophones de diverses souches au Manitoba et conclut à des différences au niveau du phonétisme. Selon Papen (2004a, p. 19), qui rapporte les résultats de Thogmartin, « les locuteurs de Saint-Claude [au Manitoba] utilisaient également un [R] uvulaire plutôt qu'un [r] apical, n'assibilaient pas les /t/ et les /d/ et prononçaient systématiquement les mots orthographiés « oi » en [wa] plutôt qu'en [we] ou [wɛ]. » Papen et Marchand (2006) font également remarquer que la communauté de Saint-Claude, communauté fondée par des locuteurs d'origine jurassienne, présente le maintien de certains sémantismes du Jura (ex. acheter « se placer auprès de »). Papen (2004b, p. 27) mentionne qu'à Bellegarde, en Saskatchewan, un renard s'appelle encore un « goupil ». Dans tous les cas, pour mesurer adéquatement la conservation de traits européens, il serait nécessaire de mieux évaluer l'apport démographique dans la communauté des divers groupes francophones mais aussi de pouvoir évaluer l'extension des traits examinés dans la communauté laurentienne. Ainsi, l'absence du phonétisme [we] ou [wɛ] et la prédominance du phonétisme [wa] dans une communauté donnée en Saskatchewan est difficile à relier à la prédominance de l'apport européen alors que le phonétisme [wa] est aussi bien implantée dans la vallée du Saint-Laurent. En plus du peu d'études comparatives systématiques entre variétés, la morphosyntaxe n'a pas, à ma connaissance, fait l'objet de ce type de comparaison.

Il est essentiel de tenir compte du caractère mixte de ces communautés où francophones d'origine européenne et canadienne se sont côtoyés, en contact avec des communautés anglophones et d'Europe de l'Est (Allemands, Hongrois, etc.). Pour examiner cette question, j'ai comparé l'emploi de la variable *je vais/je vas/m'as* dans trois types de communautés : communautés fondées à partir d'une migration surtout laurentienne (Debden, Victoire, Zénon Park, Gravelbourg, Bellevue); communautés dont la migration a été plus fortement européenne (Bellegarde; Saint-Brieux; Ponteix); communautés plus fortement mixtes Français/Canadiens; ainsi, Duck Lake et Willow Bunch ont été fondés tant par des Mitchifs que par des Canadiens français et il y avait également des Français; Redvers a été fondé par des Français et des Belges; il y avait de nombreux Français à Domremy et Assiniboia; Hoey a été fondé par trois groupes : Canadiens français, Français et Belges (FRÉMONT 1959; site Musée virtuel francophone de la Saskatchewan). Il est évident qu'il est rare qu'une communauté soit homogène du point de vue de la migration; le tableau 4 montre toutefois, contrairement aux études qui abordent la communauté sous un angle

surtout territorial, il est essentiel de tenir compte du poids démologique dans la communauté⁸.

Tableau 4 : Fréquence de *je vais/je vas/m'as* dans l'emploi d'auxiliaire et de *je vais/je vas* en emploi de verbe de mouvement chez des locuteurs de diverses communautés francophones de la Saskatchewan

Variétés linguistiques	Verbe auxiliaire			Verbe de mouvement	
	<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>
Europe	15	25	5	5	4
Vallée du Saint-Laurent	5	52	24	1	13
Mixte	6	20	4	1	1
Total	26	97	33	7	18

Les résultats montrent une nette différence selon que la communauté présente une forte communauté francophone d'origine européenne ou pas. En effet, l'emploi de *m'as* est presque absent dans les communautés d'origine européenne (11,1% 5/45) alors que l'usage en est plus répandu dans les communautés francophone d'origine laurentienne (29,6% 24/81), bien que l'on ne puisse interpréter cette différence que comme une tendance; les communautés mixtes se comportent plus comme les communautés européennes (13,3% 4/30). De plus, même si l'emploi de *je vas* comme verbe auxiliaire est à peine plus élevé dans les communautés laurentiennes et mixtes que dans les communautés européennes, il en va autrement dans son emploi de verbe de mouvement où son usage est nettement plus répandu dans les communautés laurentiennes; ces résultats vont dans le sens des études qui montrent que l'emploi de *je vas* est plus neutre socialement en français laurentien qu'en français européen. Enfin, l'emploi de *je vais* est plus répandu dans les communautés d'origine européenne et mixte que dans les communautés d'origine laurentienne (33,3% (15/45) et 20% (6/30) vs 6,1% (5/81), avec un

⁸ Il serait intéressant d'examiner, pour chacune de ces communautés, l'origine régionale de chaque locuteur et l'extension de son réseau social. Une telle étude, qui nécessiterait la reconstruction des familles des premiers pionniers et l'origine de leurs conjoints ainsi que de ceux de leurs enfants, dépasse le cadre de cet article.

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

écart significatif, pour le verbe auxiliaire; 5/9 et 1/2 vs 1/14 pour le verbe de mouvement).

Mais une microanalyse comme dans le Tableau 4 tient d'abord compte de l'histoire de la communauté dans son ensemble et du fait que les locuteurs interrogés vivent dans une communauté donnée au moment de l'entrevue plutôt que du parcours des locuteurs. Comme on l'a vu plus haut, la mémoire de l'expérience migratoire est encore bien vivace chez les descendants des premiers pionniers et l'apport francophone européen, transmis par les parents, peut s'être maintenu chez des enfants de ces immigrants, peu importe la communauté dans laquelle ils se sont trouvées. Le Tableau 5 présente l'emploi de la variable, selon l'origine des parents des locuteurs.

Tableau 5 : Fréquence de *je vais/je vas/m'as* dans l'emploi d'auxiliaire et de *je vais/je vas* en emploi de verbe de mouvement chez des locuteurs selon l'origine européenne ou canadienne des parents.

Origine des parents	Verbe auxiliaire			Verbe de mouvement	
	<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>
Origine européenne de l'un des deux parents ou des deux parents du locuteur	21	37	0	5	3
Origine canadienne des parents du locuteur	5	60	33	2	15
Total	26	97	33	7	18

On remarque tout d'abord qu'aucun des descendants de pionniers européens n'emploient la forme *m'as*, exclusivement réservée aux descendants de parents laurentiens. En fait, la différence entre les Tableaux 4 et 5 pour cet emploi, réside dans 5 occurrences d'un locuteur de Ponteix dont les parents sont nés au Québec. Ce résultat est d'autant plus intéressant que le tableau global pour la Saskatchewan (Tableau 2) ne permet pas de rendre compte de ces différences entre communautés ou selon la filiation. La microanalyse des données permet ici de mettre en évidence le statut particulier des variantes, en particulier pour *m'as*, dont la forme n'existe pas dans la variété francophone européenne. Pour cette variante en particulier, il semble donc que le poids

linguistique des parents allié à l'homogénéité de la communauté a contribué à ralentir le transfert linguistique⁹.

On remarque également que la différence dans l'emploi de *je vais* entre les locuteurs d'origine européenne et ceux d'origine laurentienne est plus prononcée pour l'emploi d'*aller* comme auxiliaire dans le Tableau 5 que dans le Tableau 4 (36,2% (21/58) vs 5,1% (5/98), avec un écart significatif dans le Tableau 5). En d'autres mots, il y a convergence pour un grand nombre de locuteurs entre le fait d'avoir des parents d'origine francophone européenne et d'avoir vécu dans une communauté à prédominance francophone européenne. Dans le corpus Martineau-Mocquais, la plupart des locuteurs qui avaient des parents d'origine francophone européenne vivaient dans une communauté où, à l'origine, les francophones européens étaient nombreux. Dans le cas où un locuteur se trouve dans une communauté francophone dont l'origine ne correspond pas à celle de ses parents, il semble que l'apport des usages des parents ait eu une certaine tendance à se maintenir.

Selon Trudgill (1986), le contact des variétés linguistiques peut entraîner un mélange de traits (*dialect mixing*), un nivellement ou une réduction de traits (*dialect levelling/reduction*), en particulier si ces traits sont saillants, dans un effort d'adaptation entre locuteurs (*accommodation*). Certains traits peuvent également se maintenir, mais être redistribués socialement (*reallocation*). Cet effort d'adaptation est défini ainsi par Trudgill (p. 96): "[...] speakers began to reduce differences between their speech, possibly less by acquiring features from other varieties than by reducing or avoiding features in their own varieties that were in some way unusual."

Cette réduction des traits pourrait agir de façon différente selon que la composante est phonétique ou morphosyntaxique. Des douze locuteurs pour lesquels nous avons des occurrences de la variable et dont les parents sont d'origine européenne, dix utilisent la forme *je vais* au moins une fois. Des deux locuteurs qui n'emploient pas la forme *je vais*, l'un présente peu d'occurrences (2 seulement) et il est difficile d'interpréter son emploi de la forme *je vais*. Toutefois, l'autre locutrice, une femme de Saint-Brieux, présente, en même temps qu'un emploi systématique de la forme *je vas*, comme auxiliaire et comme verbe de mouvement, un maintien de plusieurs traits phonétiques de français continental, comme l'absence d'affrication des consonnes dentales [t] et [d].

⁹ Le contact entre variétés francophones existe pour d'autres communautés déjà examinées en Ontario, au Québec ou en Acadie et mériterait de faire l'objet d'une analyse détaillée, dans une perspective diachronique ou synchronique.

Dans le corpus Martineau-Mocquais, plusieurs locuteurs de Saint-Brieux, comme la locutrice qui n'emploie que *je vas*, ne présentent pas d'affrication des occlusives dentales devant les voyelles fermées antérieures ni de diphtongaison¹⁰. Jackson (1974) montre également qu'un seul locuteur sur sept de Bellegarde— communauté fondée par les Belges— n'affrique¹¹. L'absence d'affrication serait dès lors plus étroitement liée à une persistance de traits européens. Il faut toutefois considérer que, de façon générale, des études (Rochet, 1994; Walker, 2005, Papen, 2004a, Papen et Bigot, 2011 (dans ce volume) tendent à montrer que l'affrication n'est pas aussi systématique dans l'Ouest qu'au Québec. De plus, Friesner (2010) démontre que l'affrication au Québec n'est systématique que dans les grandes villes du Québec ou dans la partie sud-ouest de la province (BENTO 1998). En l'absence d'une comparaison systématique de locuteurs de l'Ouest dont les parents sont européens et de locuteurs québécois, il est donc difficile de considérer l'affrication ou son absence comme un trait marquant des locuteurs francophones européens. Néanmoins, la présence d'un faisceau de traits phonétiques, assez saillants pour qu'on puisse y voir un *accent* différent, suggère que des locuteurs comme ceux de Saint-Brieux ont mieux maintenu des traits phonétiques généralement associés au français européen, peut-être même dans un contexte où certains traits comme l'absence d'affrication ont pu être renforcés par le fait qu'ils paraissaient familiers à des locuteurs du Québec¹².

Cette même locutrice de Saint-Brieux, qui emploie de façon catégorique *je vas*, présente également des signes de restriction de la maîtrise du français, comme une restriction du lexique français (3).

(3) C'est ça que je trouve drôle aujourd'hui. Qu'ils sont obligés de faire des/des euh/comment qu'ils appellent ça... « food bank »? Pis <Um-hum.>/pis des « food » pour le monde. Nous autres on a jamais eu faim.

La définition de la restriction du français renvoie à l'usage plus ou moins fréquent du français dans diverses situations privées et publiques. Dans le

¹⁰ On peut écouter cet accent dans une entrevue que Pierre Coquet a donnée pour le centenaire de la Saskatchewan sur le site de Radio-Canada. Site Internet : <http://www.radio-canada.ca/sujet/2012-fransaskois> (consulté le 20 février 2012).

¹¹ Ces mêmes locuteurs de Saint-Brieux présentent toutefois peu de traits lexicaux qui permettraient de les identifier comme des francophones européens (par ex. le terme 'gamin' qui revient de façon courante chez les francophones de descendance européenne du corpus).

¹² La même problématique se pose pour la morphosyntaxe, par exemple pour l'emploi interrogatif de *-ti/* vs *-tu*.

corpus Martineau-Mocquais, cette définition de la restriction s'applique difficilement pour distinguer les communautés examinées où les situations de communication en français sont généralement très réduites. On peut toutefois évaluer de façon qualitative la perte de maîtrise du français par la difficulté des locuteurs à s'exprimer en français lorsque le tour de parole est en français (nous excluons l'alternance de code comme un indice de restriction puisque, comme l'ont montré des études (MOUGEON & BÉNIAC 1991), ce sont généralement les bilingues équilibrés – plutôt que les locuteurs dominants francophones ou dominants anglophones qui emploient cette ressource stylistique).

On peut ainsi se demander si l'emploi catégorique de *je vas* de cette locutrice, étant donné ses origines européennes, doit être interprété comme un transfert vers l'emploi plus neutre de cette variante par les Canadiens français (transfert d'une variété européenne à une variété laurentienne) ou plutôt comme une perte de sensibilité à la stratification sociale de cette variante en contexte de restriction linguistique causée par le contexte minoritaire. En effet, comme l'ont montré Mougeon et Béniac (1991), la restriction linguistique s'accompagne souvent de rétrécissement de la palette stylistique (voir Martineau, 2009 qui montre cet effet dans la communauté de Windsor à l'écrit pour la variable *aller*). Dans des communautés fortement européennes comme Saint-Brieux ou Ponteix, où la variante *m'as* n'a pas été fortement implantée, la variante *je vas* a probablement été interprétée comme une variante populaire. Son emploi, généralement associée à des classes sociales modestes en Europe (GREVISSE 2008, p. 1058, parag. 833), n'est pas associée à une classe sociale dans le corpus Martineau-Mocquais, puisque la plupart des locuteurs sont de classe modeste, qu'ils emploient ou pas *je vas* de façon fréquente. On constate également cette absence d'association de l'emploi de *je vas* avec les classes populaires dans la plupart des communautés laurentiennes (voir entre autres MOUGEON et al. 2010).

Dans les communautés laurentiennes, l'emploi de *m'as* est généralement associé aux classes populaires. Toutefois, dans les communautés de la Saskatchewan d'origine laurentienne du corpus Martineau-Mocquais, le pourcentage plus élevé d'emploi de cette variante (33,6%) rappelle dans une certaine mesure des aspects de la situation discutée par Mougeon *et al.* (2010) pour la communauté métisse de Saint-Laurent au Manitoba. Dans cette communauté, une grande partie des locuteurs examinés était de condition sociale modeste, incluant un bon nombre de « cols blancs »; dans cette communauté, *m'as* y est la variante dominante (63% des occurrences) et il n'y a pas de tendance à l'évitement. On pourrait supposer que, comme pour la communauté de Saint-Laurent, le haut degré de cohésion sociale des

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

communautés laurentiennes a pour effet l'émergence de normes plus locales et que la variante *m'as* agisse alors comme un marqueur d'identité. On ne peut toutefois exclure aussi le fait que l'emploi élevé de *m'as* est aussi la conséquence d'un certain rétrécissement stylistique, où la stratification sociale de *m'as* tend à disparaître. En effet, plusieurs des locuteurs qui emploient de façon très fréquente *m'as* présentent aussi une restriction importante du français.

Pour les communautés francophones de la Saskatchewan, le contact entre francophones de diverses origines a eu peu d'effets sur la morphosyntaxe, celle-ci présentant peu de zones de divergence. L'ajout d'une forme (*m'as*) ou sa réaffectation stylistique (*je vas*) permettent de mesurer certaines divergences, mais qui n'ont pas subi de nivellement chez la première génération de locuteurs nés en Saskatchewan mais dont les parents étaient francophones européens. Des traits phonétiques, bien que saillants, ont également été conservés chez cette génération, sans doute parce qu'ils ne nuisaient pas à l'intercompréhension et qu'ils ont pu être associés à un certain prestige social. L'étalement géographique des francophones en Saskatchewan – conséquence de l'histoire de la colonisation de la province – le mode de vie surtout rurale des premiers colons ainsi que l'homogénéité linguistique plus forte de certaines communautés ont pu entraver le transfert linguistique d'une variété de français à l'autre. On remarque toutefois une intégration importante de termes et de structures anglaises, que ce soit chez les francophones d'origine laurentienne ou européenne. Et c'est sans doute à travers ce contact avec l'anglais que s'est produit un certain nivellement linguistique des deux groupes linguistiques, qui ont convergé à la fois par le transfert vers l'anglais et le rétrécissement stylistique de leur palette variationnelle.

Remarques conclusives

Au Canada, un nombre important d'études s'est attaché à examiner les transferts linguistiques du français vers l'anglais, en contexte minoritaire. Moins nombreux ont été les travaux sur les transferts linguistiques entre groupes francophones (MARTINEAU 2012; DUBOIS 2007), qui se sont pourtant trouvés en contact à plusieurs reprises sur un même territoire tout au long de l'histoire de l'Amérique du Nord. Au-delà des constats sur la rencontre de groupes linguistiques sur un même territoire, qui constituent les conditions nécessaires au transfert linguistique, il est nécessaire d'explorer la dynamique sociolinguistique des communautés et de leurs locuteurs.

Au-delà de critères à caractère strictement géographique/démographique, le parcours de vie et les réseaux constitués par le locuteur ainsi que ses positions identitaires permettent de comprendre des

pratiques linguistiques différentes à l'intérieur d'une même communauté. Comme l'ont montré plusieurs travaux (GILES & POWESLAND, 1975; IRVINE & GAL, 2000; LANDRY & BOURHIS, 1997), les représentations linguistiques ont des conséquences sur les pratiques linguistiques. Les études démographiques et statistiques permettent de saisir une partie de la dynamique de la communauté et sa vitalité linguistique, mais l'étude de la vitalité subjective – celle exprimée par les locuteurs dans leurs discours – permet de comprendre certains choix des individus ayant des effets sur les pratiques linguistiques. Les recherches en sociologie, en anthropologie, en histoire ou en psychologie sociale ont montré le rôle de facteurs extralinguistiques tels que l'identité ethnolinguistique relativement au maintien et à l'appropriation du français et d'autres langues (LANDRY & BOURHIS, 1997). Ainsi Guimond (2010) montre par une comparaison de trois communautés francophones en Saskatchewan (Saint-Isidore-de-Bellevue, Domremy et Saint-Louis) que « [l]es membres d'une communauté linguistique démontrant une attitude positive envers leur langue fortifient la vitalité de celle-ci. L'exemple de Saint-Isidore-de-Bellevue en témoigne » (p. 190).

Les locuteurs du corpus Martineau-Mocquais, bien qu'ils aient vécu en contact avec des groupes francophones d'origines diverses, font peu mention de ce contact. Le groupe francophone est généralement perçu comme un seul groupe par rapport aux autres groupes linguistiques. Individuellement, les locuteurs réfèrent à différents groupes francophones lorsqu'ils rappellent l'histoire de la migration de leurs parents mais rares sont les locuteurs qui mentionnent le contact entre francophones, et encore moins une légère rivalité, comme dans le commentaire suivant (4).

- (4) [À l'école] C'était pas les Anglais contre les Français c'était plutôt ceux qui venaient de France plus récemment contre ceux qui avaient été au Canada depuis longtemps Je sais pas pourquoi on faisait ça c'était fou. On jouait les unes contre les autres filles.

Cette absence de commentaires se distingue de commentaires de nature ethnique sur les Métis (5) ou sur la religion, en particulier lors de réminiscences des agitations du Ku Klux Klan (6).

- (5) Pis eux autres les Métis ça/ils étaient habitués ils restaient dans leurs tentes. (...) Mais aujourd'hui là on entend plus. Ils sont ben plus civilisés.

- (6) Mais ici, à Ponteix, là j'ai entendu parler il y avait un groupe de Ku Klux (...) qui étaient anti/anti/ c'est surtout une affaire de religion.

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

(...) Il s'est brûlé bien des croix dans ce pays ici. Mon grand-père a couché dans une école ici, avec un fusil à plomb, pour la protéger.

La plupart des locuteurs interviewés font toutefois des commentaires sur le groupe linguistique dominant en Saskatchewan, les anglophones; ce discours est souvent militant dans les communautés francophones démographiquement fortes où les locuteurs ont tendance à avoir une représentation positive du fait francophone (7).

(7) a. je trouve que faut pas oublier que on/on est parmi les peuples fondateurs. Euh les/les Anglais sont pas les/le seul peuple fondateur que/ il a les Anglais et les Français et pis on nous a jamais donné notre part du gâteau qui nous revenait.

b. Que d'aucuns de langue strictement anglaise qui refusaient de parler le français ou de l'apprendre (...). Ben ils voyaient pas que c'était nécessaire. Après tout on était des sujets britanniques.

La plupart des locuteurs du corpus Martineau-Mocquais s'interrogent sur l'avenir du fait français, se faisant l'écho du taux important d'assimilation en Saskatchewan. Ainsi, depuis 1930, marqué par l'urbanisation et la centralisation du système d'éducation, le taux d'assimilation des francophones progresse en Saskatchewan (en 1971, le taux d'assimilation était de 43,8% selon LALONDE 2007, p. 93). C'est ainsi que dans une communauté comme Saint-Brieux, malgré la forte communauté bretonne, et le maintien de réseaux à travers la correspondance et des déplacements de part et d'autre (8), nombre de locuteurs se plaignent de ne pouvoir parler français avec leurs belles-filles ou gendres ou avec leurs petits-enfants. Cet état de fait reflète la perte du français dans cette communauté où en 2006 ne restent plus que 11,6% de locuteurs se disant de langue maternelle française.

(8) On a reçu une lettre d'Eau-Vive, de la famille de France, qui demandait des renseignements (...) On leur a répondu pis ils vont venir. (...) Vous en faites pas, vous avez qu'à venir.

(9) On perd notre français à Saint-Brieux, Saskatchewan aussi. (...) [au sujet de leur belle-fille anglophone] Notre garçon nous parle en français quand il est à la maison. (..) Des fois, il nous parle en français. On essaye de pas exagérer trop parce qu'elle comprend pas. (..) Des fois on lui répond en anglais à cause de elle.

Les travaux sur les représentations permettent de comprendre les pratiques linguistiques des locuteurs, en particulier les choix de langue qu'ils

FRANCE MARTINEAU

font selon les situations. Toutefois ces études ont eu peu de retombées dans l'appréhension de la variation et du changement linguistique en milieu francophone, alors qu'il serait essentiel d'arrimer plus étroitement les sondages sur les identités auto-déclarées des locuteurs et leurs usages linguistiques, de façon à mieux saisir l'impact réel de l'un sur l'autre, et à cerner ainsi les sources de l'insécurité linguistique. C'est ainsi qu'à Zénon Park, milieu francophone dominant où les locuteurs ont une image positive du français, plusieurs locuteurs du corpus Martineau-Mocquais présentent des usages beaucoup plus près de la norme laurentienne, en particulier lorsque ces locuteurs ont un discours dominant fort et se sont investis dans les institutions francophones locales. Pour eux, le milieu francophone se comprend alors dans un sens large, qui dépasse la Saskatchewan, pour s'étendre, par solidarité, aux autres milieux francophones canadiens.

L'exploration de l'impact du milieu et du parcours de vie sur les représentations et les pratiques linguistiques dans des communautés francophones mixtes (francophones canadiens et européens) est une source importante de renseignements sur les processus linguistiques comme le nivellement ou l'accommodement linguistique, et de façon générale sur ce que constitue une situation de contact. Ces processus ne peuvent se comprendre sans des micro-études de communautés, qui tiennent compte des réseaux sociaux constitués entre autres par les mariages exogames ou par les postes occupés par les groupes dans les institutions, sur de longues périodes. À quel moment les mariages ont-ils commencé à être mixtes? Les enfants des premiers pionniers ont-ils épousé des anglophones? Ont-ils quitté la communauté? De quelle région provenaient les institutrices? Les communautés francophones européennes fortement homogènes ont-elles favorisé le maintien du français ou au contraire, ont-elles, par leur isolement, contribué au transfert vers l'anglais? Seules des études interdisciplinaires, qui s'appuient sur le parcours des individus et sur les traces de leurs attitudes et usages linguistiques, permettent de répondre à ces questions.

Bibliographie

BEAULIEU, Louise et Wladyslaw Cichocki. 2011. « Changement et continuité en français acadien : corpus de la variété parlée dans le nord-est du Nouveau-Brunswick ». Communication présentée au Colloque *Methods in Dialectology*, atelier « Les nouveaux corpus de français ». University of Western Ontario, août.

BENETEAU, Marcel dir. 2003. *Le Passage du Détroit. 300 ans de présence francophone / Passages. Three Centuries of Francophone Presence at Le*

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

Détroit. Working Papers in the Humanities, Windsor: Humanities Research Group.

BENTO, Margaret. 1998. « Une étude sociolinguistique des affriquées désonorisées en franco-qubécois » *Revue québécoise de linguistique*. vol. 26, n° 1. p. 13-26.

BIGOT, Davy. 2011. « Le corpus de Casselman (ON) : aspects méthodologiques ». Communication présentée dans le cadre du symposium Les nouveaux corpus du congrès *Methods in dialectology XIV*, London (ON). août.

CECILLION, Jack. 2008. « Language, schools and religious conflict in the Windsor Border Region : A case study of francophone resistance to the Ontario government's imposition of Regulation XVII, 1910-1928 ». Thèse de doctorat (histoire), Université York, Toronto.

CHAMPAGNE, Juliette Marthe. 2003. *De la Bretagne aux plaines de l'Ouest canadien : lettres d'un défricheur franco-albertain, Alexandre Mahé (1880-1968)*. coll. Intercultures, Québec : Les Presses de l'Université Laval.

DUBOIS, Sylvie. 2003. « Letter-writing in French Louisiana : Interpreting Variable Spelling Conventions, 1685-1840 », *Written Language & Literacy*, vol. 6, no 1. p. 31-70.

FREMONT, Donatien. 1959. *Les Français dans l'Ouest canadien*. Winnipeg : Les Éditions de la Liberté.

FRENETTE, Yves. 1998. *Brève histoire des Canadiens français*, Montréal, Boréal.

FRIESNER, Michael. 2010. « Une prononciation "tsipéquement" québécoise? : La diffusion de deux aspects stéréotypés du français canadien ». *Revue canadienne de linguistique*. vol. 55, no. 1. p. 27-53.

GADET, Françoise. 2011. « La palette variationnelle des français », dans France Martineau et Terry Nadasdi dir., *Le français en contact*. Coll. « Voies du français ». Québec : Les Presses de l'Université Laval. p. 117-148.

GILES, Howard, et Peter F. Powesland. 1975. *Style and social evaluation*. London, Academic Press.

FRANCE MARTINEAU

GOLEMBESKI, Dan. 1998. *French language maintenance in Ontario, Canada : A sociolinguistic portrait of the community of Hearst*. Thèse de doctorat (Linguistique), Indiana University.

GREVISSE, Maurice et André Goosse. 2008. *Le Bon Usage*. 14^e édition. Bruxelles : De Boeck/Duculot.

GUIMOND, Laurie. 2010. « Milieu et vitalité communautaire en Saskatchewan », dans Anne Gilbert dir. *Territoires francophones. Études géographiques sur la vitalité des communautés francophones du Canada*. Sainte Foy : Septentrion. p. 172-190.

JACKSON, Michael. 1974. « Aperçu des tendances phonétiques du parler français en Saskatchewan » *Revue canadienne de linguistique*. vol. 19, no. 2. p. 121-133.

IRVINE, Judith, et Susan Gal. 2000. « Language ideology and linguistic differentiation », dans Paul Kroskrity dir. *Regimes of languages*. Santa Fe, School of American Research. p. 35-84.

LALONDE, André. 2007. « Les Canadiens français de l'Ouest: espoir, tragédies, incertitude » Dans Dean Louder et Eric Waddell dir. *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française*. Québec : Presses de l'Université Laval. p. 81-95.

LANDRY, Rodrigue et Richard Y. Bourhis. 1997. « Linguistic landscape and ethnolinguistic vitality: An empirical study » *Journal of Language and Social Psychology*. no. 16. p. 23-49.

LARIVIERE, Louise. 1994. « Diversité ou unité du français parlé dans l'Ouest canadien », dans Jacques Poulin et Pierre-Yves Mocquais dir. *Les discours de l'altérité, Actes du douzième colloque du CEFECO*. Regina : Institut de formation linguistique. p. 243-253.

MARTINEAU, France. 2012. « Normes et usages dans l'espace atlantique » Dans Serge Lusignan, France Martineau et Yves Charles Morin dir. *L'introuvable unité du français. Contacts et variations linguistiques en Europe et en Amérique (XII^e-XVIII^e siècle)*. Québec : Presses de l'Université Laval. p. 227-317.

CONTACTS FRANCOPHONES EN SASKATCHEWAN

MARTINEAU, France. 2009. « Vers l'Ouest : les variétés laurentiennes » Dans Luc Baronian et France Martineau dir. *Le français, d'un continent à l'autre. Mélanges offerts à Yves Charles Morin*. Coll. « Voies du français ». Québec : Les Presses de l'Université Laval. p. 291-326.

MARTINEAU, France, Raymond Mougeon et Dominique Thomas. 2011. «Histoires fantastiques du Canada français» Colloque *Methods in Dialectology*, communication présentée au Colloque *Methods in Dialectology*, Atelier «Les nouveaux corpus de français». University of Western Ontario, août.

MARTINEAU, France et Raymond Mougeon. 2005. « *Vais, vas, m'as* in spoken French : A diachronic and dialectal perspective » *Linguistic Symposium on Romance Languages*. Austin : février.

MOUGEON, Raymond, Sandrine Hallion Bres, Robert Papen et Davy Bigot. 2010. « Variantes morphologiques de la première personne de l'auxiliaire *aller* dans les variétés de français laurentien du Canada » Dans Carmen LeBlanc, France Martineau et Yves Frenette dir. *Vues sur les français d'ici*, coll. « Voies du français ». Québec : Les Presses de l'Université Laval. p. 131-184.

MOUGEON, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner. 2009. « Évolution de l'alternance *je vas/je vais/je m'en vas/je m'en vais/m'as* dans le parler d'adolescents franco-ontariens (1978 vs 2005) » Dans Luc Baronian et France Martineau dir. *Le français, d'un continent à l'autre. Mélanges offerts à Yves Charles Morin*. Coll. « Voies du français ». Québec : Les Presses de l'Université Laval. p. 327-374.

MOUGEON, Raymond et Edouard Beniak. 2001. *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction*. Oxford: Oxford University Press.

Musée virtuel francophone de la Saskatchewan, site Internet, <http://musee.societehisto.com/accueil-n370.html>. (site consulté le 20 février 2012).

PAPEN, Robert. 2004. «La diversité des parlers français de l'Ouest canadien», dans Robert Papen et André Fauchon dir. *Les parlers français de l'Ouest canadien, Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*. vol. 16, no. 1 et 2. p. 13-52.

PAPEN, Robert. 2004. « Sur quelques aspects structuraux du français des Métis de l'Ouest canadien » Dans Aidan Coveney, Marie-Anne Hintze et Caron Sanders dir. *Variation et francophonie*. Paris : L'Harmattan. p. 105-129.

FRANCE MARTINEAU

PAPEN, Robert et Anne-Sophie Marchand. 2006. « Un aspect peu connu de la francophonie de l'Ouest : le français hexagonal ». *Revue canadienne de linguistique appliquée*. vol. 9, no. 2. p. 133-147.

Profil de la communauté francophone de la Saskatchewan, Fédération des communautés francophones et acadienne du Canada, 3^e édition, <http://www.fransaskois.sk.ca/uploads/files/general/23/profile-saskatchewan-fr.pdf>. (site Internet consulté le 20 février 2012).

ROCHET, Bernard. 1994. «Le français à l'ouest de l'Ontario: tendances phonétiques du français parlé en Alberta», dans Claude Poirier *et al.* dir. *Langue, espace, société: les variétés du français en Amérique du Nord*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval. p. 433-455.

SANKOFF, Gillian et Pierrette Thibault. 2011. « Sur les traces de *m'as* en français québécois de 1971 à 2001 » Dans France Martineau et Terry Nadasdi dir. *Les français en contact*. Coll. « Voies du français ». Québec : Les Presses de l'Université Laval. p. 331-354.

THOGMARTIN, Clyde. 1974. « The phonology of three varieties of French in Manitoba ». *Orbis*, vol. 23, no. 2. p. 335-349.

TRUDGILL, Peter. 1986. *Dialects in contact*. Oxford: Basil Blackwell.

WALKER, Douglas. 2005. «Le français dans l'Ouest canadien», dans Albert Valdman, Julie Auger et Deborah Piston-Hatlen dir. *Le français en Amérique du Nord. État présent*. Québec : Les Presses de l'Université Laval. p. 187-205.